Zouache Abbès et Eychenne Mathieu (dir.),
La guerre dans le Proche-Orient médiéval. État de la question, lieux communs, nouvelles approches.

Le Caire, Ifao/Ifpo,
2015, 478 p.
ISBN 978-2-7247-0660-4

Cet ouvrage présente le bilan d'une réflexion collective sur le thème « La guerre dans le Proche-Orient médiéval. État de la question, lieux communs, nouvelles approches » qui a donné lieu à un colloque organisé par l'Institut français du Proche-Orient (Ifpo, Damas) et l'Institut français d'archéologie orientale (Ifao, Le Caire), à Damas, les 3 et 4 novembre 2010, réunissant à la fois historiens et archéologues. Il s'inscrit dans le cadre du programme international de recherche sur la guerre et la paix dans le Proche-Orient médiéval (x^e^-xv^e^ siècle) codirigé par Abbès Zouache, Mathieu Eychenne et Stéphane Pradines.

D'entrée, Abbès Zouache et Mathieu Eychenne n'hésitent pas à qualifier cet ouvrage collectif comme étant « l'héritier d'un paradoxe » (p. 1). Et pour cause : bien qu'il soit connu que la guerre fut l'un des instruments qui permit aux différents empires musulmans d'étendre leurs territoires, aucune étude spécifique ne lui a été consacrée. Le « phénomène guerre [1] » au Proche-Orient médiéval n'a jamais été vu sous le prisme du phénomène social que l'homme connaitrait et comprendrait de manière innée [2]. Comme il est écrit en exergue, l'étude du fait militaire d'une manière générale n'a cessé d'évoluer : de l'« histoire-bataille » d'avant la Seconde Guerre mondiale, à « une histoire totale de la guerre » notamment avec *Le Dimanche de Bouvines* de Georges Duby, en passant par une histoire liant « guerre et société » avec les travaux de David Ayalon et Claude Cahen (p. 2). De nos jours, l'histoire de la guerre est à un nouveau tournant d'où le bilan des travaux antérieurs présenté ici. C'est en particulier la pratique de la guerre par les combattants non arabes, dont la finalité est la défense du *Dār al-Islām*, qui constitue la légitimité de leur pouvoir dont il est question dans l'ouvrage (p. 4). C'est ainsi qu'une première partie est consacrée aux « Hommes, guerre et société : bilans et nouvelles perspectives » (p. 19-177) et qu'une seconde se veut « Revisiter l'historiographie de la guerre : l'apport de l'archéologie » (p. 180-419).

La première partie compte des contributions riches en données concrètes tirées des sources narratives et didactiques. La première d'entre elles, « Bilan historiographique et nouvelles perspectives sur la guerre dans l'Iran médiéval (iii^e^-vi^e^/ix^e^-xii^e^ siècle) » a été réalisée par Camille Rhoné qui s'intéresse à la représentation de l'ennemi, thème seulement évoqué dans les travaux sur les pratiques guerrières dans l'Iran médiéval. En s'appuyant, entre autre, sur le *Tārīḫ-i Sīstān*, d'un auteur anonyme, elle étudie la manière dont les ennemis du gouverneur Ya'qūb b. al-Layṯ sont présentés au lecteur. Après avoir fait la liste des quatre principaux ennemis (les kharidjites, l'infidèle, l'ennemi intérieur qui conteste son pouvoir politique et enfin le calife abbasside) (p. 30-42), Camille Rhoné note, que d'une part, la présentation de l'ennemi a pour but de légitimer le pouvoir de Ya'qūb b. al-Layṯ, qui dépasse largement les territoires lui ayant été donnés à gouverner par le calife. D'autre part, l'ennemi se voit toujours attribuer des « stéréotypes » faisant référence à la félonie. En étudiant ces représentations, force est de constater que ces dernières nous renseignent moins sur les ennemis dépeints que sur les personnes pour lesquelles elles ont été réalisées (p. 43).

Dans *La guerre au Proche-Orient médiéval*, il est aussi question de stratégie, tactique et combat, thèmes que se propose d'aborder Abbès Zouache dans « Théorie militaire, stratégie, tactique et combat au Proche-Orient (v^e^-vii^e^/xi^e^-xiii^e^ siècle). Bilan et perspectives » (p. 59-88). Il a bien existé une pensée militaire sous les Abbassides qui sera redécouverte et avec laquelle on renouera à partir du vi^e^/xii^e^ siècle (p. 64) et dont l'apogée se fera sous les Mamlouks [3]. Cette science de la guerre dans le Proche-Orient médiéval est présente dans des textes très variés : chroniques, traités d'organisation des armées, manuels de *furūsiyya* et même dans des ouvrages de jurisprudence puisque les hommes de religion étudièrent eux aussi à la stratégie et à la tactique dans l'intérêt de l'Islam (p. 65). Abbès Zouache dresse un premier bilan des études sur la stratégie qui ont été réalisées : dans la majeure partie des cas (Zengides, Ayyoubides et Mamlouks), on constate qu'on a plus à faire à une « culture défensive ». Par « culture défensive » il ne faut pas comprendre immobilisme. Plus exactement, cette culture s'articule autour de deux axes : attentisme *versus* défense et offensive *versus* mobilité (p. 71). L'autre constat est le grand manque d'étude des traités militaires et de *furūsiyya*,

(1) Gaston Bouthoul, *Le phénomène-guerre. Méthodes de la polémologie, morphologie des guerres, leurs infrastructures (technique, démographie, économique)*, Payot & Rivages, Paris, 2006.

(2) Pierre-Joseph Proudhon, *La guerre et la paix. Recherches sur le principe et la constitution du droit des gens*, Rivière, Paris, t. 1, 1927, p. 27.

(3) M. Berriah, *Stratégie et tactique de l'armée mamelouke : l'exemple de la bataille de Šaqḥab (702/1303).*

BCAI 30 (2016) Zouache Abbès, Eychenne Mathieu (dir.): La guerre dans le Proche-Orient médiéval. État de la question, lieux communs, nouvelles approches., recensé par Mehdi Berriah
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

dont beaucoup « dorment encore au fond des bibliothèques » (p. 84). Leur confrontation « systématique » aux sources narratives est plus que nécessaire pour mieux connaître et comprendre l'évolution de la science militaire depuis le Ve/XIe siècle (p. 79, 84). L'édition de traités de *furūsiyya*, la rencontre des différentes cultures de la guerre depuis les Zengides jusqu'à la fin de la période mamlouke bahrite ainsi que l'expérience combattante (relation homme/violence guerrière), sont des perspectives d'études pour les spécialistes s'intéressant au fait militaire dans le Proche-Orient médiéval (p. 78-84).

Dans sa contribution, « Des feux de guerre oubliés. Armes toxiques et feux d'artifices » (p. 89-108), Agnès Carayon se propose de traiter un champ de recherche peu exploré dans l'historiographie de la guerre : les armes toxiques et les feux d'artifices. Au travers de la lecture de certains traités de *furūsiyya*, il semblerait que l'utilisation des feux d'artifice avait comme objectif « d'effrayer par des artifices » et avait un fort impact psychologique (p. 98-99). Quant à l'incorporation des ingrédients toxiques dans les préparations guerrières, Carayon note que les traités chinois et indiens, bien antérieurs aux textes arabes qu'elle a consultés, recommandent déjà cette utilisation en cas de guerre. Dans les traités arabes la mention d'utiliser, entre autre, du mercure ou de l'arsenic à des fins militaires « est rarement explicite », et « plus souvent voilée, énigmatique, voire simplement passée sous silence » (p. 100). Etant donné que le poison est une arme sournoise, « qui n'a pas bonne presse », aux antipodes des valeurs guerrières telles que le courage et la force, certains auteurs restent dans l'implicite quant à leur utilisation pendant le combat (p. 102-103). La forte ressemblance des ingrédients mentionnés dans les traités arabes avec d'autres beaucoup plus anciens (chinois, grecs et indiens) et pour lesquels l'encouragement à les utiliser dans la guerre est explicite (chinois en particulier), laisse penser, selon Agnès Carayon, que l'utilisation de l'empoisonnement dans la guerre fut plus pratiquée dans les territoires de l'Islam médiéval qu'on ne le pense (p. 104).

Qu'arrive-il au guerrier mamlouk infirme, qui n'est plus capable de combattre ? Telle est la problématique à laquelle Syrinx Von Hells tente de répondre dans « Mamluk Soldiers in their Old Age. The Case of the Ṭarḫān Status » (p. 111-141). Son étude est consacrée plus particulièrement au statut des *ṭarḫān*, terme mentionné dans un document d'al-Qalqašandī, intitulé *al-ṭarḫāniyya* et qui évoque la prise en charge du soldat mamlouk infirme. Sorte de système de pension pour personnes âgées, Syrinx Von Hells n'hésite pas à qualifier ce système de « remarquable » pour l'époque étant donné que ce phénomène est « très récent et moderne » (p. 113). Le statut de *ṭarḫān*, qui était réservé aux émirs de hauts rangs, impliquait deux choses : l'exemption de tout devoir officiel et la confirmation pour la personne concernée de pouvoir rester ou voyager où elle en aurait envie, bien qu'il y ait eu quelques exceptions à cette dernière règle. Cette liberté est clairement un privilège et une marque de considération selon l'auteur (p. 125). Ce système de prise en charge des guerriers infirmes est « une invention indépendante qui prend racine au cours de la gouvernance mamlouke » qui, en sus, montre le haut degré de respect accordé à ces personnes devenues incapables d'atteindre leur idéal, mourir au combat. Cette valorisation du guerrier mamlouk âgé et infirme peut être expliquée par la professionnalisation de la vie militaire dans période mamlouke, mais aussi par l'augmentation d'une conscience concernant les droits et l'estime de l'individu (p. 137).

Comment traiter des Mamlouks sans évoquer les travaux du pionnier des études dans ce domaine, David Ayalon ? Ce sont ceux de ce chercheur auxquels Mathieu Eychenne s'intéresse dans sa contribution : « David Ayalon et l'historiographie de l'armée mamlouke » (p. 143-177). Depuis les années 1950 et jusqu'à sa mort, les écrits et la place qu'occupaient David Ayalon dans le champ de la recherche sur le « phénomène mamlouk » ont en quelque sorte sanctifié l'historiographie de la société militaire mamlouke, interdisant toute critique (p. 143). Après une présentation des grands thèmes auxquels s'est intéressé le pionnier de ces études, Mathieu Eychenne fait un bilan des travaux de ces trois dernières décennies qui ont remis en cause certaines de ses thèses et arguments. Entre autres (4), ceux d'Amalia Levanoni sur l'idée d'un âge d'or du système militaire mamlouk

(4) Au sujet de la *ḥalqa*, les avis de David Ayalon et Stephen Humphreys s'opposent. Le premier voit une continuité entre les *ḥalqa*-s ayyoubide et mamlouke tandis que pour le second il y a une rupture. Amalia Levanoni voit la chose d'un tout autre angle puisqu'il n'est pas question de « continuité » ou de « rupture », mais d'un « changement du statut politique de l'armée mamelouke ». Voir S. Humphreys, « The Emergence of the Mamluk Army », *StudIsl* 46, 1977, p. 68, 82, 147-148, 162-163 ; D. Ayalon, « From Ayyūbids to Mamlūks », *REI* 49, 1981, p. 50-53. A. Levanoni, *A Turning Point in Mamluk History : the Third Reign of al-Nāṣir Muḥammad ibn Qalāwūn (1310-1341)*, Brill, New York, 1995, p. 7. Anne-Marie Eddé, bien qu'elle soit d'accord avec l'idée de David Ayalon d'une continuité entre Ayyoubides et Mamlouks, affiche son désaccord au sujet de la place occupée par les éléments non-mamlouks dans l'armée puisque, pour elle, contrairement aux Ayyoubides, les Mamlouks ont mis en place un régime dans lequel les non-Turcs et les non-mamelouks n'avaient qu'une place limitée au sein de l'armée. Voir Eddé, « Kurdes et Turc dans l'armée ayyoubide de Syrie du Nord », dans Yaacov Lev (éd.), *War and Society in the Eastern Mediterranean 7th-15th centuries*, Brill, Leiden, 1997, p. 236.

BCAI 30 (2016) Zouache Abbès, Eychenne Mathieu (dir.): La guerre dans le Proche-Orient médiéval. État de la question, lieux communs, nouvelles approches., recensé par Mehdi Berriah
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

pendant la période bahrite et d'un déclin sous les Circassiens (p. 152-154), de Robert Irwin et Albrecht Fuess sur, pour reprendre l'expression de ce dernier, le « mythe du refus des Mamlouks de se battre avec des armes à feu » (p. 157-158), de John Pryor qui réfute la thèse d'un conservatisme qui aurait poussé les Mamlouks à se détourner de la mer et à embaucher des paysans comme marins (p. 159), de Robert Irwin, Stephen Humphreys et Nobutaka Nakamachi sur la discrimination des chefs *wāfidiyya* mongols (p. 164-165), et enfin Ulrich Haarman et Donald Richards sur les *awlād al-nās* (p. 169). Comme le fait bien remarquer Mathieu Eychenne, pour certains champs d'étude, et c'est le cas pour les *wāfidiyya* notamment, David Ayalon, qui n'avait pratiquement accès qu'à des sources circassiennes, n'a pu bénéficier du même corpus que celui que peuvent utiliser les historiens aujourd'hui.

La deuxième partie, « Revisiter l'historiographie de la guerre : l'apport de l'archéologie » (p. 180-419), propose des contributions réalisées à partir de données archéologiques. La castellologie du Proche-Orient médiéval connaît un essor significatif ces trente dernières années. Tel est le constat de Benjamin Michaudel dans son étude « La castellologie du Proche-Orient médiéval (x^e^-xv^e^ siècle) » (p. 181-192). Celle-ci a commencé depuis la fin du xviii^e^ siècle avec les premières études réalisées par des voyageurs européens, avant qu'au xix^e^-xx^e^ siècle, les prospections et les travaux de chercheurs mettent « en lumière un patrimoine castellologique médiéval d'une grande richesse » et promeuvent « l'architecture militaire islamique auparavant reléguée au rang de faire-valoir de la fortification croisée » (p. 183-185). La période de l'après mandat jusqu'aux années 1980 est marquée par l'essor de travaux de synthèse dont la grande majorité s'intéresse à « l'évolution de la fortification croisée en Orient ». (p. 186). L'essor de la castellologie ces trente dernières années s'explique pour plusieurs raisons : le nombre important de travaux de synthèse, le développement de nouveaux outils scientifiques tels que l'archéométrie, l'archéologie monumentale et la topographie. En outre, cette nouvelle « dynamique de recherche » est portée par un ensemble de chercheurs occidentaux et orientaux qui valorisent le patrimoine castellologique médiéval et feront par conséquent avancer la recherche scientifique (p. 190-191).

Du fait que l'étude de la castellologie de la période omeyyade et du début de celle abbasside a été « peu abordée par les chercheurs » au profit de celle des croisades (p. 193), la contribution de Marie-Odile Rousset, « Deux sites fortifiés au début de l'époque islamique au Bilād al-Šām. Qinnasrīn et Abū al-Ḫanādiq » (p. 193-229), est d'un grand intérêt. Elle présente ici les conclusions d'une mission archéologique et une autre de prospection menées sous sa direction sur les sites fortifiés de Qinnasrīn et d'Abū al-Ḫanādiq. Ces deux sites fortifiés présentent des points communs en particulier au niveau de la construction et de l'aménagement de l'intérieur avec à la fois des grands espaces non construits et des constructions monumentales. L'utilisation de ces places fortifiées pour des raisons militaires est « indubitable » (p. 215). En s'appuyant sur des informations mentionnées dans des sources narratives arabes, Marie-Odile Rousset déduit « qu'il existait des relations étroites entre ces deux sites dans les premières décennies abbassides et qu'il est probable qu'ils aient « appartenu à un même réseau de surveillance et de protection de la région » (p. 215). Néanmoins, ce type de places fortifiées est, pour l'heure actuelle, le seul connu. On appréciera en annexe la présence d'une carte et de plusieurs photographies des sites (p. 220-229)

Stéphane Pradines dans « Les fortifications fatimides, x^e^-xii^e^ siècle (Ifrīqiyya, Miṣr et Bilād al-Šām » (p. 231-287), présente les données d'études pluridisciplinaires menées depuis près de douze ans et tente de faire avancer la recherche castellologique fatimide. En dressant un bilan historiographique sur la question, il met en exergue la méconnaissance de l'architecture militaire fatimide. En s'intéressant à certaines constructions de la ville du Caire du « temps des vizirs », il met en évidence l'emprunt des Fatimides du Caire à des traditions locales comme ce fut le cas dans leur berceau d'origine en Afrique du Nord (p. 244). D'autres traditions architecturales, ainsi les nubiennes, les mésopotamiennes et même les arméniennes peuvent être remarquées (p. 234, 238-242, 244). La fin de la période fatimide montre « l'ancrage de Saladin dans une tradition égyptienne fatimide » (p. 250). D'ailleurs la muraille de ce dernier n'est autre qu'une « architecture de transition » (p. 251), étant donné qu'elle correspond à la fin d'une époque (fatimide), qui montre l'existence de liens et d'« une filiation directe » (p. 251) entre les architectures militaires fatimide et ayyoubide. On soulignera aussi le grand intérêt des plans de la muraille du Caire en annexes (p. 258-276).

Dans « Les fortification de Damas. Entre historiographie et découvertes archéologiques » (p. 277-287), Yamen Dabbour, rend compte lui aussi des résultats des fouilles archéologiques menées en 2005 et 2006 par la Direction générale des antiquités et musées de Syrie (Dgams). D'une part, le côté sud de la muraille de Damas daterait bien d'époque romaine, ce qui remettrait en cause les travaux de Michael Braune pour qui cette partie de la muraille serait « entièrement d'époque islamique » (p. 278). D'autre part,

BCAI 30 (2016) Zouache Abbès, Eychenne Mathieu (dir.): La guerre dans le Proche-Orient médiéval. État de la question, lieux communs, nouvelles approches., recensé par Mehdi Berriah
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'idée que Damas a bien été entourée d'un double mur d'enceinte comme l'attestent nombre de récits de voyageurs occidentaux entre les XIVe et XIXe siècles, ne serait pas une information erronée. En effet, les restes d'un *fāṣil*, l'équivalent du mot français « braie », ont été découverts au cours de la mission de 2006, en accord avec le récit d'Ibn Wāṣil, sur l'existence de la construction, par le sultan al-'Ādil en 599/1202, d'un *fāṣil* en pierre et en calcaire (p. 281). Des photographies de l'enceinte de Damas au XIXe siècle, ainsi que des plans de la fouille, sont présentés en annexe (p. 283-287).

Dans sa contribution, « Al-qilā' al-ayyūbiyya wa al-mamlūkiyya fī Saynā' wa 'istrātiğiyya al-difā' 'an ṣāḥrā' » (Les forteresses ayyoubides et mamloukes dans le Sinaï et la stratégie de défense du désert) (p. 289-362), Sāmī Ṣāliḥ 'Abd al-Mālik aborde la question de l'importance stratégique du Sinaï pour les Ayyoubides et leurs successeurs, les Mamlouks. Contrairement aux Fatimides, les premiers, et en particulier Saladin, bâtiront, entre autre, une forteresse à Ṣadr et à Ayla, créant de fait une nouvelle route « sûre » passant par le centre du Sinaï et reliant le Šām à l'Égypte. Celle-ci permettait de ne plus longer la côte nord sous contrôle des Francs depuis leur mainmise sur Ascalon et Jérusalem, et représentait un verrou pour toute tentative d'intrusion à partir de l'Est de l'Égypte (p. 297-300). Les Mamlouks bâtiront eux aussi des places fortes, en plus de celles ayyoubides, comme à Naḫl, al-'Aqaba et à 'Aǧrūd. Pour le sultanat mamlouk, le Sinaï représente un enjeu important d'une part d'un point de vue sécuritaire avec les attaques des croisés de Chypre, Rhodes mais aussi des navires portugais, d'autre part, commercial et économique pour assurer les routes du commerce avec les territoires voisins. Enfin religieux et politique avec la sécurité des routes du pèlerinage ainsi que le contrôle des deux villes saintes de l'Islam, Médine et La Mecque (p. 301-316).

Malgré le faible nombre de vestiges des ouvrages militaires à Alexandrie, Kathrin Machinek dans « Aperçu sur les fortifications médiévales d'Alexandrie. Histoire, architecture et archéologie » (p. 363-394) retrace le développement et l'évolution des structures architecturales défensives de la ville d'Alexandrie au Moyen-Âge. Les structures militaires défensives médiévales d'Alexandrie n'ont, vraisemblablement, pas beaucoup évolué jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Il faut attendre l'expédition de Bonaparte mais surtout, le règne de Muḥammad 'Alī pour que des grands travaux de modernisation des défenses d'Alexandrie soient entrepris (p. 367-370). Une des raisons invoquées pour expliquer cette lente évolution est que les Mamlouks ne s'intéressant que peu aux fortifications des côtes et des ports, n'innovèrent pas. Alexandrie constituait plus un lieu pour exiler ou interner des éléments dissidents (p. 377-378). Pour Katherin Machinek, cette absence d'innovation s'explique par le manque de réaction et d'adaptation des Mamlouks aux armes à feu (p. 383), thèse déjà soutenue par David Ayalon (5). Ce « fardeau » de protéger Alexandrie de la mer devait être porté par des soldats d'importance secondaire, tels que ceux de la *ḥalqa* ou des Bédouins (p. 378). Des photographies et des plans de la ville d'Alexandrie figurent en annexe (p. 388-394).

En clôture de cette seconde partie et de cet ouvrage, David Nicolle dans « The Representation of Middle Eastern Military Equipment at the Time of the Crusades in the Light of Recent Archaeological Discoveries » (p. 395-419) nous propose une étude sur le thème des représentations de l'équipement militaire des troupes musulmanes liées aux croisades, dans des peintures réalisées en Europe aux XIXe et XXe siècle. Dans un premier temps, il met en lumière le hiatus existant entre la réalité et ces illustrations puisque, généralement, les armes et armures représentées ne correspondent pas, soit à la bonne période historique, soit à la bonne zone géographique des territoires de l'Islam. D'où l'idée, « profondément ancrée dans la conscience européenne », que l'équipement militaire musulman est resté inchangé à travers plusieurs siècles (p. 396). L'influence de ces images fut renforcée par le manque d'accès à un véritable équipement militaire musulman mais aussi d'un trop faible intérêt pour l'étude de ce sujet. Étant donné l'absence de travaux archéologiques dans ce domaine pour l'époque, les historiens qui ont tenté de donner une image plus précise du guerrier musulman médiéval ont été contraints de s'appuyer sur les sources iconographiques et narratives (p. 396). Dans un second temps, à l'instar de son *Late Mamluk Equipement* (6), David Nicolle présente le résultat des fouilles qui ont été menées dans la Tour 4 de la Citadelle de Damas et dont les armes et les amures mises au jour semblent être parmi les plus importantes dans l'histoire depuis quasiment un siècle. (p. 398) : selles et casques en bois renforcé ou en cuir brut, et dont quelques uns sont ornés du fameux lion de Baybars ; éléments de cuirasse en lamelles en cuir ; plaques de fer appartenant à un *qarqal* ; fourreaux et poignées de sabre cassés ; parties d'arc inachevés ; carreaux d'arbalètes ainsi que « grenades » en céramique. Comme à son habitude,

(5) D. Ayalon, *Gunpowder and Firearms in the Mamluk Kingdom. A Challenge to a Medieval Society*, Londres, Valentine/Mitchell, 1956.

(6) D. Nicolle, *Late Mamlūk Military Equipment*, Damas, Presses de l'Ifpo, (Travaux et études de la mission archéologique syro-française de la Citadelle de Damas [1999-2006] III), 2011.

BCAI 30 (2016) Zouache Abbès, Eychenne Mathieu (dir.): La guerre dans le Proche-Orient médiéval. État de la question, lieux communs, nouvelles approches., recensé par Mehdi Berriah
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

David Nicolle offre pour le plus grand bonheur des passionnés d'histoire militaire, plusieurs illustrations (p. 405-406, 415-419).

Riche par sa pluridisciplinarité et novateur par le thème étudié, cet ouvrage collectif sur l'étude de la guerre au Proche-Orient médiéval, mêlant travaux d'historiens et d'archéologues, est une première dans la recherche française sur le monde musulman. S'inscrivant dans la continuité de travaux précédents en français (7), il tente de combler le retard de la recherche scientifique dans ce domaine. En sus, sa parution et celles de travaux antérieurs, semblent confirmer l'idée que l'étude du fait militaire dans les territoires de l'Islam au Moyen-Âge est désormais une nouvelle dynamique de recherche, en France en particulier. Les contributeurs, généreux, font aussi bien le bilan des travaux concernant leurs spécialités, qu'ils proposent des pistes et orientations pour de futures études. La castellologie et l'archéologie doivent poursuivre leur essor bien qu'à l'heure actuelle le cœur du Moyen-Orient vive des heures difficiles. Comme l'a mis en exergue Abbès Zouache, les traités de guerre et de *furūsiyya* ont depuis trop longtemps été négligés pour l'étude du fait militaire. Nonobstant le fait que leur analyse peut être, dans certains cas, ardue, il faut que les chercheurs prennent conscience qu'il sera difficile de bien comprendre le « phénomène guerre » dans le *Dār al-Islam* sans les étudier. C'est au travers du prisme de ces sources didactiques, en analysant leur contenu et en les comparant aux sources narratives, entre autres, que les cultures de la guerre dans les territoires de l'Islam médiéval, et leurs évolutions au fil des siècles, pourront être comprises.

Mehdi Berriah
Doctorant – Université Paris 1- UMR 8167, Islam médiéval

(7) En particulier le dossier dirigé par A. Zouache (éd.), *La guerre dans le monde arabo-musulman médiéval*, *AnIsl* 43, Le Caire, Ifao, 2009.

BCAI 30 (2016) Zouache Abbès, Eychenne Mathieu (dir.): La guerre dans le Proche-Orient médiéval. État de la question, lieux communs, nouvelles approches., recensé par Mehdi Berriah
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net